

REVIENS !...

I

*Gentillette
Alouette
Aux doux chants ;
J'aime entendre
Ta voix tendre,
Tes accents.*

II

*Tends ton aile,
Et fidèle
Sans tarder,
De ton gîte
Reviens vite
Chantonner.*

III

*Fraîche aurore
Au loin dore
Les hauteurs :
Douce brise
Passe et grise
De senteurs.*

*Gentillette
Alouette
Aux doux chants ;
J'aime entendre
Ta voix tendre,
Tes accents.*

Valleyfield, août 1897.

IV

*La nature
Est si pure
En ce temps,
Que l'on aime
Souvent même
De doux chants*

V

*Sur la grève,
Où je rêve
Le matin,
Viens redire
Sur ta lyre
Ton refrain.*

VI

*Nulle peine
Ne me gêne
À ta voix ;
Et mon âme
Ne réclame
Plus d'émois.*

PAUL IVRY.

DEBORAH OÙ LA JEUNE JUIVE

A S.H. le juge M. DeMontigny

ÉPIQUE HISTORIQUE

Au XVI^e siècle, parmi les juifs résidant à Trèves, la ville aux reliques insignes, et où l'on conserve la Sainte Robe de Notre Seigneur, vivait un vieillard veuf dès les premiers temps de son mariage. Ses seules affections étaient son or—car il était aussi riche qu'avare et sordide,—et sa fille Déborah : la naissance de l'enfant avait coûté la vie à la mère.

Abraham ne lui refusait rien : tout désir de sa fille, quelque coûteux qu'il fût, était aussitôt exécuté.

Elle avait une servante qui devait obéir à ses moindres caprices : et malgré la naturelle bonté de son cœur, souvent la vivacité l'emportait, et la pauvre domestique en pâtissait. Mais malgré ses yeux rouges de larmes, malgré les marbrures de son visage attestant les sévices dont elle avait été l'objet, jamais une plainte n'était échappée à la jeune fille.

Surprise d'une telle douceur, Déborah l'avait attribuée tout d'abord à un sentiment de lucre : comme si le misérable gage donné par son père pouvait constituer un appât.

A la longue, elle dut changer d'avis, tout en restant tout aussi intriguée qu'auparavant de cette égalité d'humeur. Vainement avait-elle interrogé la jeune fille ; celle-ci lui répondait invariablement : " Vous ne pourriez me comprendre ! "—Bien que d'une nature droite et franche, Déborah, déjà grande, résolut d'épier sa servante.

Un soir que celle-ci avait subi encore les mauvais traitements de sa fantasque maîtresse, elle gagna la misérable mansarde que lui avait octroyée le juif, et se laissa tomber à genoux en sanglotant.

Déborah l'avait suivie à pas de loup.

Voici que soudain la chambrette s'illumine d'une éblouissante clarté, auprès de laquelle celle du soleil eût pâli.

Une jeune femme, d'une beauté ravissante, portant une couronne de douze étoiles plus brillantes que des rubis ou des escarboucles, et environnée d'enfants ailés plus beaux que le jour, se penche vers la pauvre servante ; et, murmurant des paroles que Déborah ne peut comprendre, mais qui semblent une musique du ciel, elle sèche elle-même les larmes de la pauvre fille.

Déborah avait regagné sa chambre : mais elle ne

songeait guère à dormir ! Ce qu'elle avait vu la plongeait dans une terreur superstitieuse à laquelle il lui semblait que succédait le plus doux des ravissements.

L'aube naissante la trouva dans les mêmes sentiments.

* * *

A peine la maison s'éveillait-elle, Déborah était sur le seuil de sa porte attendant sa fidèle servante, mais n'osant plus la sonner impérieusement comme auparavant.

La pauvre fille vint à l'heure accoutumée, étonnée de n'avoir point entendu d'appel. Elle était aussi bonne, aussi douce que toujours. Elle voulait procéder à la toilette de sa jeune et jolie maîtresse, quand celle-ci, se jetant à ses genoux, la supplie de lui dire quelle est cette suave apparition surprise la veille ?

Confuse, et intérieurement bénissant Dieu d'un tel changement, la suivante la force à se relever, et lui dit :

—Vous ne pourriez comprendre que si vous aviez la volonté de vous éclairer !

—Mais, je veux m'instruire et m'éclairer, s'écrie impétueusement Déborah ; enseigne-moi donc, toi qui parais si sage et si vertueuse, que les esprits mêmes te viennent visiter !

Doucement, la jeune chrétienne—car elle était chrétienne, cette suivante de la juive—lui exposa les consolants mystères de notre Foi ; la trahison de Judas ; le déicide des juifs ; la malédiction de ceux-ci.

Déborah passait tour à tour de l'attendrissement à la joie, du bonheur au désespoir : car elle se vit maudite, elle aussi, par le crime de sa race !

Ce désespoir émut la jeune chrétienne qui lui dit : —Jésus attendit une parole de repentir de Judas, et il lui eût pardonné ! Souvenez-vous qu'il pardonna au criminel repentant mis en croix avec lui.

Déborah la suppliait de lui parler encore, de lui parler toujours de ce Jésus crucifié par ses pères. La suivante lui promit de la conduire à un vénérable vieillard, qui l'instruirait complètement : ce qui eut lieu.

* * *

L'hiver était arrivé. La terre avait revêtu sa blanche parure, les arbres semblaient de noirs fantômes dont une face seule disparaissait sous une couche d'une blancheur immaculée.

Les chrétiens se préparaient à célébrer, avec l'éclat accoutumé, la douce et poétique mémoire de l'Enfant-Dieu.

Un attrait de plus s'y ajoutait : le prince-évêque de Trèves devait, en effet, conférer en grande pompe le baptême à une jeune fille d'une autre religion ; mais c'était tout ce que l'on savait, le prince-évêque, qui lui-même avait catéchisé Déborah, et voulant lui épargner le plus longtemps possible tout désagrément de famille, n'avait pas voulu en dévoiler davantage.

Dès avant la messe de minuit, un grand mouvement de peuple se fit à la cathédrale ; et chacun voulut admirer la radieuse beauté de la jeune néophyte : beauté qui, disait le peuple tout bas, n'avait pu être surpassée que par celle de la douce Vierge Marie ! Les cérémonies si imposantes du baptême d'adultes furent faites par le prince-évêque ; et la nouvelle chrétienne, revêtue d'innocence, et si belle sous sa simple robe blanche, prit part pour la première fois au banquet sacré à l'heure même qu'avait choisie un Dieu pour se donner aux hommes.

O moments pleins de bonheur et de suavité !... Était-ce donc déjà le paradis du bon Jésus ?

Non, pauvre enfant ! pour avoir le paradis, il faut le gagner, il faut souffrir !...

* * *

Déborah ne put cacher longtemps sa conversion à son père. Le changement radical de son caractère, devenu souple et pliant autant qu'il était hautain et cassant ; la modestie de son vêtement, contrastant avec sa récente recherche de la parure, tout était motif nouveau à surprise pour le vieillard : et bientôt il apprit l'horrible vérité !

Saisi d'une fureur qui lui donne l'aspect d'un damné, il osa, ce monstre, pour la première fois, frapper son

idole : et, la maudissant, il la chassa, elle et sa suivante, sans leur donner le temps d'emporter le moindre objet.

La douleur de l'enfant émut le vénérable évêque ; il la plaça dans une famille connue pour sa piété et sa charité ; et Déborah put croire, enfin, qu'elle avait atteint le bonheur.

Ses protecteurs lui choisirent un soutien : un an après, un beau petit chérubin rose et blanc vint resserrer les doux liens des jeunes époux.

* * *

Quelques années s'étaient passées, depuis que Déborah avait dû quitter la maison paternelle, et jamais, elle n'avait pu revoir son père. Chaque jour, elle implorait pour lui la Miséricorde infinie : elle ne savait pas que, à moins d'un miracle comme pour elle, il est plus facile de convertir toute une nation païenne, qu'un seul juif !

Son petit Zéphyrin—il était vraiment beau et caressant comme un doux zéphyr—atteignait deux ans, et gazouillait déjà ces mille petits riens pleins d'amour, qui font tressaillir toutes les fibres du cœur maternel.

Qu'il était ravissant lorsque le soir, entre son père et sa mère, joignant ses petites mains toutes potelées, il disait de sa petite voix d'argent :

—Petit Jésus, convertis grand-père ! Petit Jésus, bénis papa, bénis maman, bénis petit fanfan !

On disait à Trèves qu'il était si joli, que seul, l'Enfant-Dieu avait pu être plus beau !

* * *

Bien des fois, depuis le commencement de notre récit, les saisons, poursuivant leur cours immuable, avaient succédé aux saisons. Aujourd'hui, le printemps s'annonçait par le réveil de la nature. La prairie se nuançait de fleurons blancs et de boutons d'or tranchant doucement sur le vert tendre du fond. L'oiseau avait repris possession de son buisson, et n'attendait, pour y établir le nid de ses amours, que les premières feuilles destinées à l'abriter.

Tout chantait dans la nature, tout s'épanouissait ; les parfums délicats des premières fleurs montaient, comme un délicieux encens, vers le Tres-Haut.

L'Eglise entraînait dans la grande semaine précédant la Résurrection du Christ, la résurrection du genre humain, coïncidant avec la résurrection du sol lui-même.

Suivant la coutume sanguinaire adoptée par les Juifs depuis leur dispersion aux quatre vents, ceux de Trèves avaient résolu de sacrifier un petit chrétien le jour même où ils mirent à mort un Dieu : le Vendredi-Saint.

Abraham fut chargé de leur procurer l'innocente victime : sa grande fortune le mettait à même d'accomplir ce rapt infâme.

Et en effet : au jour dit, alors que les ombres du soir s'étendaient sur la vallée, les sentinelles de garde à l'une des portes de la ville virent s'avancer le vieux Juif, portant sur le dos un sac soigneusement ficelé.

On connaissait l'usurier ; il passa sans difficulté. Une heure durant, il marcha droit devant lui, fléchissant souvent sous son fardeau, mais la face contractée par un hideux sourire—le sourire du criminel ayant réussi une affaire—!

Il se vengeait, enfin !...

Il s'arrête en pleine campagne, près d'une mesure paraissant abandonnée ; il regarde dans toutes les directions, ne voit rien de suspect ; s'approche, frappe d'une certaine manière.

Après quelques instants qui lui semblent des siècles, tant il a crainte d'être surpris, une voix de l'intérieur prononce des paroles mystérieuses auxquelles il répond ; et la porte s'ouvre juste pour le laisser pénétrer. Seul et sans guide, il se dirige vers une sorte de cave, y descend, cherche à tâtons dans le mur un endroit qu'il connaît, donne à nouveau un signal convenu.

Les mots de passe étant échangés, le mur semble céder et démasquer un long corridor aboutissant à une immense excavation : restes ignorés d'une ancienne carrière, sans doute. Ce souterrain, à l'abri de toute